

Éric Pessan

La connaissance et l'extase

Collection **Ré/velles**



Éditions de l'Attente

Ce pourrait être du théâtre, des mots faits pour être dits et incarnés par des comédiens sur une scène. Des voix, des corps. Le texte deviendrait une partition. Tout le reste serait à inventer. Ça pourrait être déclamé, dansé, joué, ça pourrait être joyeux, ça pourrait être comme une guerre. Ça pourrait même se hurler au porte-voix sous les pancartes, les banderoles et les drapeaux. Rien n'est figé. Ne figeons rien, surtout pas.

Ça commence dans un café. Ça pourrait commencer ailleurs, la veille, la semaine passée, le mois d'avant mais je préfère que ça commence dans ce café.

Quitte à raconter les choses, autant les ordonner. Faire semblant de leur trouver un sens, un enchaînement. Dans ce café, il est tôt. Avant huit heures du matin. À l'exception de la dame qui se tient derrière le comptoir, il n'y a que des hommes. C'est une chose qui me frappe toujours le matin : l'omniprésence masculine. Les femmes – les rares ? puisque cela se passe dans une toute petite ville, presque un village – qui vont au café viennent plus tard, une fois le jour levé, les enfants conduits à l'école et les obligations domestiques accomplies, puisque la répartition des tâches reste une chimère dans bien des foyers.

La télévision est allumée sur une chaîne d'informations en continu, les hommes au comptoir boivent un expresso ou une pression, déjà.

Je me glisse sur une banquette, je suis seul, un vieil homme sur ma gauche remplit une grille de loto, les conversations produisent un brouhaha indistinct, je n'écoute rien, j'ai du temps à perdre ce matin, une grande heure à patienter dans ce café alors qu'il gèle dehors. C'est l'hiver.

Je cherchais un refuge, celui-ci fait l'affaire.

Je ne suis pas très attentif au cadre, je suis entré dans le premier café que le hasard m'a présenté. J'évite de relever les yeux vers l'écran de la télévision, je dépose devant moi un carnet, un livre, un stylo, mes lunettes, je m'apprête à faire comme souvent : je crée une bulle, je me coupe des fonds sonores, des gesticulations et du bruit ambiant.

Ce n'est pas la compagnie des hommes que je viens chercher ; j'ai besoin de chaleur, d'une chaise et d'une table ; j'ai besoin d'un espace pour écrire.

Bien fait, qu'il crève, qu'ils crèvent tous, j'en ai rien à foutre, il aurait pu crever depuis longtemps.

C'est le vieil homme qui crie en direction de la télévision. Un flash spécial annonce la mort de David Bowie. J'ai appris la nouvelle ce matin, à la radio. C'est un événement dont je suis incapable d'analyser la portée. Une tristesse profonde tempérée par

le sentiment qu'il est un peu ridicule de pleurer quelqu'un dont on ne connaît que l'image médiatique. Ce qui disparaît avec Bowie, me semble-t-il, c'est la dernière figure d'artiste pop absolu. Il ne reste plus que des chanteurs. Les hurlements du vieil homme n'étonnent que moi dans ce café, personne ne relève la tête, et pourtant il fulmine, ses yeux agrandis, sa bouche tremblante.

Qu'il crève!

Il est peu probable que sa violence soit directement adressée à Bowie. Je ne peux m'empêcher de le dévoter. Que dit-il? Il est heureux qu'une célébrité meure? Il est heureux qu'un être humain meure?

Tous! Qu'ils crèvent tous.

Deux trois types ricanent, le vieux n'arrête pas de crier et tout le monde maintenant regarde l'écran de la télévision. Il est question d'arrestations dans les milieux islamistes radicaux.

Il faut tous les tuer ces faces de rats.

C'est un homme approchant la soixantaine, debout devant le comptoir, qui vient de cracher cette phrase.

On est trop gentils, ils sont gentils eux? La mort, voilà ce qui les calmera. Ils savent bien qu'ils ne risquent rien. Depuis des années que ça dure. Faces de rats.

Je peine à écrire ces mots-là, je peine à imaginer les mettre dans la bouche d'un comédien tellement ils me répugnent. Les hommes rassemblés ce matin dans le café situé non loin de la gare hochent la tête, s'échauffent, se lancent dans de creuses spéculations sur la menace terroriste. D'emblée il est clair qu'aucune distinction n'est faite entre musulman et terroriste. Les insultes fusent, aucun sourire ne tempère ce qui est dit, l'outrance au contraire fait naître des grimaces.

Ce matin, dans ce café, une chose se passe, un événement.

Les hommes rient, en rajoutent dans la plainte. Tout y passe : l'inertie politique, le laxisme, la complicité des médias, le pessimisme, la crise, et le Rassemblement national comme seule espérance pour le pays.

Il est 8 h 13 et ils attaquent la vodka.

Je me dis que cette chose-là, la tournée de vodka pamplemousse, j'aurais été incapable de l'inventer. Cela détourne une seconde mes pensées de mon effarement.

Deux trois refusent. Les autres trinquent.

Si je devais créer cette scène, je mettrais entre leurs lèvres des verres de muscadet ou de chardonnay mais cette vodka pamplemousse me déstabilise. Elle appartient sans doute à un souvenir que ces hommes partagent, un code qui m'échappe.

Ces hommes ont une histoire commune, je ne suis que de passage.

La conversation se noie dans l'entrechoquement des verres. La télévision offre des images d'un match de foot.

C'est fini.

C'est trop tard.

J'ai laissé dire.

Tout s'est déroulé très vite.

J'aurais dû parler.

Sans doute suis-je fatigué, émotif, tendu. La certitude que mon silence m'a rendu complice de ce qui a été dit fait trembler ma main. Depuis plusieurs jours, je n'ai plus d'armure. Ni défense, ni bouclier. La mauvaise conscience marque ma peau comme un fer rouge le ferait.

Comment on s'y prend pour faire changer une idée? On scie méticuleusement l'os du crâne, on ouvre la tête, on cherche l'endroit où s'est enkystée la mauvaise idée, on l'extrait au scalpel et on effectue une greffe de la bonne?

Je lis dans les journaux comment se passe le travail de déradicalisation. Les détenus qui ont été condamnés pour avoir participé à une action terroriste ou pour complicité avec des terroristes s'assoient en rond dans une salle et écoutent des interventions de djihadistes repentis. On leur explique qu'ils ont tort, on leur montre les aberrations de Daesh, on met sous leurs yeux des images de victimes. Des gens dont le fils ou l'épouse ou le père sont morts lors d'un attentat viennent leur raconter sans haine la douleur qu'ils ont ressentie. On leur explique le Coran qu'ils connaissent mal ou imparfaitement.

C'est long.

C'est lent.

C'est pédagogique.

Et ils savent qu'ils gagneront des remises de peine s'ils renient leurs convictions.

Mais un type accoudé au comptoir d'un bar, un type qui attend le versement de sa retraite en éructant sa haine, on fait quoi avec un type comme ça?

Un type qui souhaite la mort des musulmans, l'expulsion de tous les Français issus de l'immigration. On l'aide comment?

Un type qui veut voir mourir les juifs, les hommes et femmes de gauche et de droite, comme les artistes, les musiciens, les comédiens, les écrivains, les danseurs et les peintres.

Quelle marge de manœuvre on a avec lui?

Un type qui aime l'idée de la mort de David Bowie.

On lui explique qu'il se trompe?

On lui dit qu'il a tort?

On lui fait lire l'Ancien Testament?

On lui fait lire le Coran?

On lui fait lire le Nouveau Testament?

On commence par l'asseoir pour lui parler?

On crie plus fort que lui?

On le frappe d'abord et on lui dit que l'on ne cessera de cogner qu'à condition qu'il change sincèrement d'avis?

Elle est où, la marge de manœuvre?

On monte un spectacle qu'il n'ira pas voir pour que des acteurs qu'il exècre incarnent les mots qu'il ne lira pas?

C'est quoi la solution?

L'art?

La littérature?

L'électricité?

La pince coupante?

Le croc?

Les couilles dans un étau?

L'incarcérer au secret, un sac sur les yeux, une cave de deux mètres par deux en terre battue, sans chaise ni lit ni seau où se soulager; on diffuse Boulez à plein pot et on le force à regarder des documentaires sur les bienfaits de l'action culturelle?

Prévoir le collyre pour la lubrification de l'œil maintenu ouvert de force.

On emploie à son encontre la violence qui nous écœure?

Ou alors?

L'hypnose?

La chimie?

L'abonner à l'Opéra de Paris et à une revue de poésie expérimentale?

On lui offre les livres les plus précieux de notre bibliothèque : Beckett et Duras, Koltès et Kafka. Maurice Pons et Arno Schmidt, Cervantès et Borges ?

L'obliger à regarder Arte plutôt que TF1 ?

À écouter France Culture plutôt que Rire et chansons ?

Un flingue sur la tempe ?

Lui casser une à une les dents ?

Lui graver des préceptes de sagesse orientale au cutter dans le gras du bide ?

Connaître les hommes, c'est avoir la sagesse.

Se connaître soi-même, c'est avoir l'éveil.

(Tao Te King)

Tchac !

L'être humain dont le corps est aussi fragile que du cristal devrait rendre ses pensées aussi solides qu'une forteresse.

(Dhammapada)

Bien profond.

Chaque jour ne reviendra plus.

Chaque jour est un joyau sans prix.

(Takuan)

La lame et l'entaille.

Plus le sage donne aux autres, plus il possède.

(Lao Tseu)

Et on badigeonne la plaie de citron.

*Vivez comme si vous deviez mourir demain,
apprenez comme si vous deviez vivre toujours.*

(Siddharta Gautama)

Ou l'inverse ?

La tendresse ?

La compréhension ?

La douceur ?

Lui donner l'amour qu'il n'a pas eu enfant ?

Panser ses blessures ?

Supposer que son attitude est le résultat d'une meurtrissure secrète ?

Ouvrir grand nos bras pour lui faire un câlin ?

Le caresser jusqu'à ce qu'il se détende ?

L'inviter à notre table ?

Ouvrir la bouteille de Bourgogne blanc que l'on gardait pour une grande occasion et trinquer avec lui en espérant qu'il saisisse les arrière-goûts de pierre à fusil, de minéraux et l'exceptionnelle caudalie du cru ?

Le cajoler ?

L'aimer ?

Tendre la joue gauche puis la droite puis la gauche en espérant qu'il se fatigue de cogner bêtement ?

Le comprendre ?

Voilà.